

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 10

MONTREAL MARDI, 15 JUIN 1847.

No. 47

CÉRÉMONIE FUNÈBRE EN L'HONNEUR DES FRANÇAIS MORTS A SIDI-BRAHIM.

On écrit de Nemours (Djemma-Ghazouath), à l'Univers :

M. l'abbé Suchet, vicaire-général du diocèse d'Alger, arriva ici, pour organiser le culte, le 25 février. Chaque jour qu'il passa sur ce coin de terre, où la parole du vrai Dieu ne s'était peut-être jamais fait entendre, fut marqué par quelque une des grandes cérémonies de l'Église. Ces actes accomplis si loin du centre de la domination française, à la porte de l'empire du Maroc, ne laissent pas de faire naître bien des réflexions dans certains esprits : mais la dernière cérémonie qui eut lieu fut, sans contredit, la plus propre à émuover nos cœurs.

M. le vicaire-général voulut remplir un devoir religieux, celui de confier à la terre, suivant l'esprit de l'Église catholique, les ossements encore épars des victimes de Sidi-Brahim. Ce pieux projet fut exécuté le 1er mars. On partit à cinq heures du matin, par un temps magnifique. M. le colonel de Cotte, commandant le camp sous Nemours, se mit lui-même à la tête des troupes, tout le monde témoignant le plus vif empressement.

On arriva de bonne heure à la Kabba de Sidi-Brahim, où l'on fit une halte. Nous contemplâmes avec un sentiment douloureux et fier les larges taches de sang que l'on voit encore sur la muraille de ce petit bâtiment.

L'officier commandant l'artillerie de la colonne expliqua avec précision les différentes phases du séjour et du départ du capitaine de Géraux et de sa troupe, et l'on se remit en route pour gagner le champ de bataille, ou plutôt le coupe-gorge où succombèrent Montagnac, et Froment-Coste, et Alphonse de Saint-Aldegonde. A moitié chemin, on commença à gravir une pente rapide qui couronne un plateau enserré par deux arêtes de montagnes, abruptes et déchirées du côté du nord, en pente douce du côté du sud, convergentes à l'ouest, et au point de jonction desquelles succomba la troupe de Montagnac.

Nous arrivâmes. Des ossements sont encore épars sur le sol. A cette vue, une émotion puissante courut dans les rangs. On se mit aussitôt à l'œuvre pour installer un autel.

Deux perches de hauteur d'homme enfoncées en terre, sur lesquelles fut accroché le manteau du prêtre, formèrent le fond de cet autel ; des planches grossières posées sur deux bâtons devinrent la table sainte ; deux fanéaux de la marine servirent de flambeaux ; on fixa la croix dans le canon d'un fusil. Ces préparatifs achevés, M. l'abbé Suchet dit la messe, et cette messe fut sublime. A l'élévation, des tambours et les clairons retentirent comme la clameur d'un triomphe. Officiers et soldats, le genou en terre, la main au front, adoraient le Dieu de vérité.

A l'issue de la messe, M. le vicaire-général jeta l'eau bénite sur les ossements amoncelés devant l'autel et sur la fosse qui devait les recevoir ; son aspersoir fut une feuille de palmier-nain, son bénitier un vase à boire du soldat en campagne.

Ensuite, s'adressant à cette foule attentive, il prononça une allocution qui fit couler bien des larmes et qui émut tous les cœurs. Il exprima avec une haute éloquence les sentiments du plus pur patriotisme, des plus vraies et des plus tendres affections, des plus nobles et des plus consolantes espérances. J'ai recueilli soigneusement ses paroles, j'essayerai de les reproduire de mémoire. Elles auront perdu de leur prix inestimable, mais il leur en restera encore assez pour intéresser.

« C'est là.... c'est là qu'ils succombèrent ! Voilà cette terre qui a bu le sang de quatre cents braves. Ils succombèrent sous le nombre ! Comme à Waterloo, où la France avait dit par la bouche d'un de ses fils : Je meurs et je ne me rends pas, de même, longtems après, quatre cents Français, en face d'un autre ennemi, ont prouvé que les enfans de la France savent toujours préférer la mort à une honteuse captivité. Le nombre les accablait, ils ne pouvaient vaincre : ils ont triomphé par la mort. Mais ils moururent loin de leur patrie, sans recevoir les derniers adieux d'une mère, d'une sœur, d'un ami, d'une épouse, peut-être ! Qui nous dira les secrets de la mort ? Qui nous dira ce qui se passe dans l'âme du héros chrétien à ce moment suprême, alors que, dégagée des illusions d'un monde qui lui échappe, à la porte de son éternité, elle va paraître devant Dieu qui l'attend ? Le sentiment religieux, qui ne s'éteint jamais dans un noble cœur, se réveille avec toute son énergie. Le doux et pieux souvenir d'une mère, d'une sœur qui ont tant prié, excite en lui le repentir qui ouvre le ciel. Ils moururent comme

vous savez tous mourir, comme vous seriez morts à leur place, comme meurent des soldats français.

« Une vertu s'en élève, qui nous crie d'aimer la France. Ils sont là, voilà leurs ossements, déposés devant vous.

« Déjà leurs frères d'armes sont venus leur rendre les honneurs militaires et déposer ici, avec leurs regrets, des palmes, des couronnes. Mais il manquait à ces nobles dépouilles de derniers et de plus sublimes honneurs, les honneurs de la religion, qui sait imprimer sur toutes les œuvres des hommes le cachet de l'éternité. C'est ce devoir sacré que nous remplissons ; ce ne sont pas de stériles regrets ni des couronnes périssables que nous déposons en ce moment sur cette grande tombe : j'y ai appelé l'auguste victime immolée pour le salut de tous. Nous avons prié le Dieu des armées, par le sang de son divin fils, d'ouvrir à ces héros, à nos frères, les portes du ciel. Seigneur, que leurs noms soient inscrits non pas seulement sur le marbre et le bronze, mais sur le livre éternel des élus ! Et pourquoi n'espérerions-nous pas que le Dieu clément les a reçus dans sa grande miséricorde ? La valeur n'est-elle pas une vertu ? Ces vaillans hommes ne sont-ils pas morts pour la patrie ? et le drapeau de la patrie, sur cette terre d'Afrique, n'est-il pas le drapeau de la religion ? J'espère que leur généreux sacrifice fléchira la justice divine. Que s'ils devaient encore quelque satisfaction, le sang de la précieuse victime, répandu sur les flammes expiatrices, en aura éteint les ardeurs et placera nos guerriers dans un lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix.

« Maintenant, que la renommée aille redire à la France que la religion est venue verser ses vœux, ses prières, ses bénédictions, sur la tombe solitaire de Sidi-Brahim ; qu'elle le redise surtout à ces mères, à ces sœurs, à ces épouses en Jeuil, et leurs larmes couleront moins amères, et leurs cœurs seront consolés par l'espérance de retrouver dans une meilleure vie ceux qu'elles ont perdu.

« La France entière est avec vous ; elle sera reconnaissante de l'acte religieux que vous venez d'accomplir. Le musulman vous voit ; soyez sûrs qu'il réfléchira. Il connaît et redoute votre valeur, il admire et bénit votre justice, mais il demande avec inquiétude où est votre Dieu. Il vous calomnie, vous venez de le prouver ; qu'il vienne et qu'il contemple le spectacle que vous offrez en ce moment, il verra comment vous honorez ce Dieu pour qui vous sauriez mourir. Votre Dieu est au ciel ; il met dans vos esprits des clartés suprêmes et dans vos cœurs des espérances victorieuses de la mort.

« Recouvrons d'un peu de terre les restes glorieux de nos frères dévoués. Plus tard, sans doute, lorsque des villages et des villes couvriront cette Algérie à jamais française, on élèvera ici, à la place où nous sommes, un monument digne de notre grande nation ; et le guerrier viendra, comme autrefois les anciens peuples, aiguiser son épée sur la pierre de cette tombe avant d'aller, s'il en était besoin encore, combattre et vaincre nos turbulens ennemis. »

Les ossements furent déposés dans la fosse ; la terre amoncelée pour les recouvrir fut façonnée en cénotaphe, des guirlandes de fleurs, fixées par de petites croix de bois taillées par nos soldats, servirent à la maintenir.

—La société de secours pour les Maronites du Mont-Liban publie une Notice Historique sur ces populations chrétiennes, et sur les malheurs excessifs qui les ont décimés de nouveau en 1845. D'après un relevé authentique, il résulte, dit cette Notice pleine d'un trop douloureux intérêt, que :

« Aujourd'hui tout l'espace compris entre Beyrouth, Damas et Nazareth, est complètement ravagé, il n'y reste plus ni une église, ni un couvent, ni un collège, ni une maison, pas une cabane, pas un arbre fruitier, pas un cep de vigne de tout ce qui appartenait aux Maronites. Dans les seuls diocèses de Damas, de Chypre, de Beyrouth et de Saïda, sept cent cinquante-cinq églises et quarante-huit couvents sont détruits ou brûlés ; depuis que la paix a été apportée, à ce que l'on dit, par Schékib-Essendi, dans les seuls districts de Gizzin et de Chouff (et il y a eu vingt-sept districts de ravagés), mille soixante Maronites ont été égorgés froidement après avoir mis bas les armes sur la parole des officiers turcs ; nous ne parlons pas de ceux qui ont péri pendant les deux guerres, ni de ceux qui sont morts depuis de faim, de misère et de mauvais traitemens. Tous les Maronites, depuis Jérusalem jus-